

De bon matin



Le 25 septembre dernier, de nombreux professeurs de SES se sont retrouvés au cinéma Max Linder à Paris pour assister à la projection en avant-première du long-métrage de Jean-Marc Moutout, *De bon matin*¹. Ce film événement porté par un acteur époustouflant, Jean-Pierre Darroussin, nous semble un excellent support pédagogique² pour souligner le poids du travail dans la construction (et la destruction) des identités individuelles. Comme il est projeté dans les salles d'art et essai, profitez-en pour y emmener vos élèves !

Jean-Marc Moutout aurait pu intituler ce film *Violence des échanges en milieu tempéré* si ce n'avait pas été le titre de son premier long-métrage³. Mais tout compte fait, *De bon matin* n'est lui-même pas dénué de significations. C'est ce moment particulier de la journée où tous les possibles semblent ouverts. Sauf que, pris en étau par la torpeur de l'éveil et les nécessités logistiques de la préparation, nous nous laissons conduire par cet habitus routinier qui nous épargne la peine de penser. Cela désigne en effet ce moment que choisit Paul (Jean-Paul Darroussin) pour, sitôt arrivé dans les locaux de la banque qui l'emploie depuis près de trois décennies, abattre de sang-froid deux de ses supérieurs. Puis, tout aussi tranquillement, il va s'installer à son bureau et passe en revue la trame des événements qui l'ont amené à ce geste. Cette séquence marque donc le point de départ du film, lui-même inspiré d'un fait divers survenu à l'été 2004. À ceci près que la fiction permet ici – comme souvent – d'inverser la logique de « fait diversification »⁴ de l'information, afin d'essayer d'en restituer la consistance, fût-ce sous une forme inventée. En d'autres termes, celle-ci esquisse une proposition d'analyse

des soubassements indissociablement psychologiques et sociaux d'un « pétage de plombs ». Si cette issue tragique constitue en quelque sorte une illustration de la « loi de conversion de la violence symbolique en violence physique » comme aurait dit Pierre Bourdieu, ce n'est pas là l'aspect le plus intéressant du film. Celui-ci se situe au contraire dans la dynamique, bien moins spectaculaire, de la trajectoire professionnelle du personnage principal, en même temps que de celle des relations sociales dans lesquelles il s'inscrit. Il ne s'agit pas de céder à une « simple » dénonciation de la souffrance au travail, qui, comme on le sait bien maintenant, n'épargne pas les cadres [2], mais davantage de montrer, comme l'explique le réalisateur, comment le travail (sous-entendu rémunéré) peut être un lieu de construction de soi autant que de destruction.

On voit bien ainsi comment le personnage campé par Jean-Pierre Darroussin s'est « réalisé » – comme dit significativement le langage courant – dans son activité de chargé d'affaires, organisant le reste de son existence autour de celle-ci, et construisant un rapport affectif vis-à-vis de ses clients, au point de rendre son épouse jalouse et d'en devenir arrogant. Il n'en reste

Igor Martinache,
Prag en SES
à l'université
de Créteil (94).

¹ Nous remercions Les Films du Losange, et en particulier Julie Malapert, d'avoir invité les collègues de SES à cette projection.

² Une première version de ce texte a paru sur le site *Lectures* : lectures.revues.org. Dans l'onglet Lire, cliquez sur le lien Film.

³ Réalisé en 2003, voir www.liens-socio.org/Violence-des-echanges-en-milieu.

⁴ Sur la genèse de cette présentation tronquée et donc déformante de l'information afin de faire le spectacle, voir [1]. Les chiffres entre crochets renvoient à la bibliographie en fin d'article.

pas moins guidé par un certain nombre de principes moraux – comme la confiance et la fidélité –, qu’il conservera jusqu’au bout, essayant sans succès apparent de les transmettre à son fils comme à certains de ses collègues. Son ascension et la reconnaissance qui l’accompagnent sont cependant stoppées net le jour où débarque un nouveau responsable Alain Fischer⁶ (Xavier Beauvois) qui, de son propre aveu, est envoyé pour améliorer la « compétitivité » de la filiale annécienne via la mise en place d’un certain nombre d’indicateurs de « performance ». Mal évalué par « ces derniers » dont l’apparente objectivité permet de légitimer et de dissimuler l’arbitraire des décisions de la direction, Paul voit son statut rétrograder progressivement en même temps qu’il perd la reconnaissance de ses collègues. Une dégradation qui se lit aussi spatialement : dessaisi d’un nombre croissant de responsabilités au profit d’un jeune ambitieux qu’il a lui-même formé, il doit quitter son bureau individuel pour retourner dans l’open space situé juste à côté. Plus encore, il subit une série d’humiliations « ordinaires » : son supérieur pratique le tutoiement asymétrique – confondant ainsi convivialité et condescendance –, on oublie de l’informer des changements de réunion, on lui fait porter le chapeau pour le licenciement d’une de ses collègues. En plein contexte de crise des *subprimes*, cette relégation conduit alors Paul à envisager différemment son travail, qui perd tout sens à ses yeux, voire en acquiert un négatif : celui de collaborer à un système inique qui prend largement de sa « main droite » à ses salariés comme plus largement au reste de la société, tout en redistribuant quelques miettes de la « main gauche » pour redorer son image⁷. Comme lui rétorque cependant un de ses subordonnés quand Paul prend la défense de leur ancien patron mis en cause pour un supposé enrichissement personnel, celui-ci confond ses positions et ses intérêts. Mais l’inverse est-il réellement possible ? Quoiqu’il en soit, il prend conscience de sa solitude,

tant dans son milieu professionnel que familial : dans le premier, ses tentatives d’« ouvrir les yeux » de ses collègues sur les mutations en cours font chou blanc (ce qui révèle finalement l’absence de collectifs, sans même parler de syndicats et qui explique pourquoi la protestation chez les « cols blancs » se conjugue souvent au singulier [3]), et ses clients qu’il croyait être ses amis lui tournent le dos, et dans le second, ses proches n’entendent pas non plus des appels qu’il n’arrive du reste pas à formuler.

Film sombre, dépeignant la descente d’un homme ni victime ni bourreau – ou alors les deux à la fois –, *De bon matin* illustre ainsi simultanément la thèse de la « banalisation du mal » d’Hannah Arendt transposée par Christophe Dejours [4] au « monde de l’entreprise », où chacun collabore, sans forcément s’en rendre compte, à la reproduction de l’injustice économique et sociale, participant à un « culte de la performance » qui s’étend dans toutes les sphères de l’existence [5] – des diners en ville aux loisirs les plus anodins, ici une sortie à la voile en famille –, dont l’issue se trouve souvent dans la dépression, que le même auteur qualifiait de « fatigue d’être soi » [6]⁷. Rares sont les illustrations aussi subtiles de ces thèses (psycho)sociologiques dont l’actualité n’a pas besoin d’être développée.

Certes, on peut songer entre autres à *L’Emploi du temps* de Laurent Cantet (2001), à propos de l’affaire Roman, mais aussi à *Deux jours à tuer* de Jean Becker (2008), où Albert Dupontel est pris d’une même « conversion » – au sens sociologique du terme de rupture dans la socialisation [7] –, mais le film de Jean-Marc Moutout semble doté d’une force supplémentaire.

À vous de juger, comme dirait le titre d’une émission du service public télévisuel qui montre d’ailleurs en passant qu’un fait divers n’entraîne pas forcément un bon traitement...

⁵ L’archétype du « salaud » dont il ne faudrait pas oublier qu’il est lui-même construit institutionnellement, comme le montre justement *Violences des échanges en milieu tempéré*.

⁶ Ici une subvention de quelques milliers d’euros à une association humanitaire qui contribue à la scolarisation d’enfants au Mali.

⁷ On notera aussi que Paul se rend à un moment à l’Église, illustrant le sens véritable de la fameuse assimilation de la religion à un « opium du peuple ». Celui-ci y voyait ainsi « le soupir de la créature opprimée, l’âme d’un monde sans cœur, comme elle est l’esprit des conditions sociales d’où l’esprit est exclu » (Critique de la philosophie du droit de Hegel, 1844), autrement dit une réaction erronée – parce que sans issue – au sentiment justifié d’une aliénation.

Bibliographie

- [1] NOIRIEL G., *Immigration, antisémitisme et racisme en France (xix^e-xx^e siècles). Discours publics et humiliations privées*, Paris, Fayard, 2006, chap. II.
 [2] DUPUY F., *La Fatigue des élites*, Paris, Seuil, 2005.
 [3] MÉLO D., *Les CDI dans la tourmente*, Paris, Presses de Sciences Po, 2010.
 [4] DEJOURS C., *Souffrance en France*, Paris, Seuil, 1998.
 [5] EHRENBERG A., *Le Culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.
 [6] EHRENBERG A., *La Fatigue d’être soi*, Paris, Odile Jacob, 1998.
 [7] BERGER TH., LUCKMANN P., *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986.